

COMPTES-RENDUS DE LECTURE

---

**Ellen E. CORIN, Gilles BIBEAU, Jean-Claude MARTIN,  
Robert LAPLANTE,**

**Comprendre pour soigner autrement**

Les Presses de l'Université de Montréal, 1990, 258 p.

ISBN 2-7606-1538-3

Voici enfin un ouvrage où terrain et théorie, connaissance et application sont intimement mêlées et se justifient les uns les autres grâce à leur pleine intégration. Ouvrage dont l'intérêt dépasse les questions spécialisées qui lui ont donné naissance ( la santé mentale dans une région du Québec) pour offrir un modèle méthodologique à beaucoup de ceux pour qui l'approche intégratrice de l'anthropologie et de l'écologie humaine est un objectif souhaitable.

Le travail de terrain porte sur une vaste région du Nord Québécois, l'Abitibi. 100 000 habitants sur un territoire vaste comme le 1/13 de celui de la France y connaissent les difficultés de la régression des activités traditionnelles, du chômage, et de la carence des services. Original au sein de l'ensemble québécois, l'Abitibi est par ailleurs divers, en raison de la coexistence de trois secteurs économiques (minier, forestier, agroforestier) formés à des périodes historiques différentes. La recherche s'est effectuée dans six villages, par une approche intensive tenant compte au maximum de la nécessaire comparabilité des données.

Dans une recherche dont le centre est la santé mentale et les services que la population peut recevoir en ce domaine, l'anthropologie apparaît alors selon les termes des auteurs "comme complément et alternative à l'épidémiologie". Dans un premier temps, les données épidémiologiques et statistiques font ressortir les grands traits des problèmes de santé mentale et les conditions de recours aux services spécialisés. Mais on ne saurait s'en tenir là. Enracinées dans la culture, les perceptions et les conceptions relatives à la santé, forment la trame par laquelle sont construits, filtrés, identifiés les signes et par laquelle leur est attribué un sens. Partant du "modèle explicatif" de Kleinman, les auteurs visent à saisir celui-ci dans les diverses situations concrètes qu'ils ont observées en Abitibi. Là s'enracinent en effet les prises de décision, là se confrontent les divers acteurs et passe ou non la communication. Allant au delà, ils se fixent finalement pour objectif la quête plus englobante du "réseau sémantique" qui permet de saisir comment, dans les trois grands types de milieux qu'ils étudient, "un ensemble de significations personnelles, sociales et culturelles se condensent dans le sens que revêt un symptôme ou une maladie spécifique". Sous les données apparemment objectives auxquelles l'épidémiologie a accès, il s'agit de déceler une autre topographie du réel : celle que les acteurs construisent lorsqu'ils perçoivent et donnent un sens aux matériaux qui leur sont directement accessibles. Il s'agit

enfin de décrypter les régularités que la vie sociale confère à ces significations. On peut alors échapper tout aussi bien à la sursimplification des approches naïvement "objectives" et à l'illusion opposée, qui fait croire à l'autonomie des perceptions et des choix individuels.

A partir de cas concrets, la recherche cerne donc la logique interne qui organise, dans chaque localité, les systèmes de signe, de sens et d'action. A ce niveau, les faits relatifs à la perception de la santé ne se dissocient pas de la vie sociale où ils sont profondément enchassés et qui les éclaire. C'est là que l'épidémiologie classique trouve un indispensable complément. La traitement des données issues de leurs enquêtes permet effectivement aux chercheurs de retracer les profils de ce qui différencie les communautés observées, du point de vue de la santé mentale, puis de mettre ces différences en rapport avec leur histoire et leur structure sociale. On n'échappe certes pas à un choix typologique, qui met peut-être plus l'accent sur les contrastes que sur les continuités; soucieux de dégager les profils particuliers, les auteurs donnent parfois l'impression d'en souligner les traits d'un contour un peu accentué.

Mais cela ne saurait affaiblir le résultat global d'une étude qui place justement ces différences au coeur de sa problématique. Allant au delà de cet affinement de l'épidémiologie, le travail présente l'une des réflexions et des enquêtes de terrain les plus intéressantes qui soient sur le rapport entre le général et le local. Ce thème qui intéresse directement l'écologie humaine est sans doute l'un de ceux auxquels l'anthropologie peut le plus apporter, car elle n'est pas fondée, à la différence d'autres disciplines, sur une dissociation plan par plan des réalités les plus complexes. Son ambition holistique, même si elle est souvent naïve, lui fait toujours garder à l'esprit la complexité et la spécificité du local. Or, "privilégier un schéma complexe (permet) de relier au sein d'un même ensemble interactif des éléments qui sont souvent disjoints les uns des autres et qui peuvent sembler à première vue n'avoir guère de connexion entre eux" notent les auteurs de cet ouvrage (p. 249) d'une façon qui exprime clairement le sens de leur démarche.

Question d'actualité en matière de santé, où l'ampleur des connaissances épidémiologiques et des moyens mis en jeu par les actions publiques se heurte à des sursimplifications inquiétantes : il apparaît de plus en plus clairement que toute planification générale entraîne des distorsions locales qui vont à l'encontre des résultats qu'elle se propose d'atteindre. Tous ceux qui ont travaillé dans les conditions difficiles de pays en voie de développement s'interrogent sur l'inadéquation au réel de décisions prises sur la foi de connaissances apparemment rigoureuses mais réductrices, et l'appel aux anthropologues semble devenir de plus en plus fréquent.

Mais la question concerne aussi nos sociétés et ce livre en témoigne. Quelques passages de l'introduction avaient déjà posé lumineusement le problème, en soulignant le fait que "les planificateurs et tout l'appareil administratif supposent qu'il existe une correspondance entre problèmes et besoins de service, et que les connaissances objectives fournies par l'épidémiologie sont suffisantes pour fonder l'adaptation des services de santé aux

réalités locales et régionales"(p. 18). La recherche montre que ces données objectives procèdent de méthodes qui sont aveugles à d'autres données, celles où s'enracinent les conduites des acteurs sociaux en présence. Ainsi qu'on l'a déjà dit, la quête de ces données est l'objet de l'essentiel de l'ouvrage, et les auteurs y parviennent de façon satisfaisante. Selon une expression qui revient souvent dans leur livre, le "recadrage anthropologique" qui complète l'approche épidémiologique "vise à reconstruire le champ des perceptions et des pratiques de santé du point de vue des communautés elles-mêmes et à mettre en évidence leur ancrage dans un contexte social et culturel spécifique" (p. 19). Il permet ainsi de "lire les problèmes de santé mentale d'une société sur l'horizon de ses valeurs culturelles, de ses formes d'organisation sociale et des contraintes qui marquent sa quotidienneté."(p. 22) et d'échapper ainsi à un "réalisme naïf"(p.115).

Travail convaincant, qui montre la valeur de l'anthropologie comme "réorientation du regard" et qui justifie par sa démarche et ses résultats l'une des phrases-clés de sa conclusion: "L'espace de la santé et de la maladie ne se déploie dans toute sa complexité que lorsqu'il devient coextensif à l'espace sociologique et à l'ordre normatif "(p. 250).

Jean Benoist

**Michèle CROS, Anthropologie du sang en Afrique.  
Essai d'immunologie symbolique chez les Lobi  
du Burkina-Faso et de Côte d'Ivoire.  
L'Harmattan, Paris, 1990, 298 p. ISBN 2-7384-0575-4**

Dans sa réalité complexe et ses multiples métaphores, le sang est un carrefour exemplaire du biologique et du social. Michèle Cros s'attache à en faire l'anthropologie. Elle le fait non en choisissant le sang comme centre et objet de sa recherche, mais en traversant le social à la suite des cheminements que le sang y parcourt. Sang entendu au sens large, dicté d'emblée par les conceptions des Lobi car, pour eux, "le sang, ce n'est pas seulement le sang rouge des veines ou encore le sang des menstrues. Il correspond aussi aux sangs blancs que constituent le sperme, la moelle, la graisse, voire le pus et aux sangs noirs, témoins et révélateurs de nombre de maladies" (p. 19).

Vecteur symbolique fort, selon l'expression de l'auteur, le sang, entendu comme il vient d'être dit, opère dans de multiples champs du social et il joue un rôle signifiant dans de nombreux rapports que les hommes et les femmes nouent entre eux et avec la société.

Les quatre parties de l'ouvrage retracent quatre axes partant du sang : celui du corps et de la physiologie, celui de la femme et de la procréation, celui de la personne et de la maladie, celui de l'homme et du pouvoir, niveaux de représentation où le sang, réalité biologique, se voit inséré dans une hématologie symbolique.

Par une série de diagramme très parlants, la première partie reconstruit peu à peu la conception de la nature et des fonctions des substances corporelles. Il y a

là, en 13 pages une présentation remarquable d'une ethnohématologie dont on souhaiterait voir ailleurs des présentations comparables. Vient ensuite la part beaucoup plus importante consacrée à la femme et à la procréation. C'est l'ensemble des rencontres de la femme avec son sang qui est ainsi abordé : mutilations, excision, menstrues, défloration, accouchement, placenta. Pratiques et interdits sont analysés et interprétés en évitant les pièges d'un fonctionnalisme trop facile, et avec le souci de coller à la réalité ethnographique plutôt que de trancher entre les positions théoriques des classiques. L'approche "émique" l'emporte toujours et aboutit bien souvent à des présentations éclairantes. Conduites et représentations relatives au sang et aux circonstances qui le mettent au premier plan sont insérées dans le fonctionnement social de la parenté et de la communauté avec une grande cohérence. Les substances culturelles viennent prendre dans la naissance sociale la place que les substances corporelles avaient dans la naissance physique... Le sang est là, vraiment, un fil conducteur dans l'exploration du social.

Il en va de même dans le chapitre suivant, où la maladie tient le devant de la scène. Il serait trop long ici de détailler les intéressants passages sur l'imbrication des pouvoirs maléfiques et bénéfiques qu'est censé détenir le sang noir de la femme-mère. Pouvoir ambigu qui se retrouve dans les blessures masculines, mais aussi dans certaines hémorragies, voire lors de maladies non-hémorragiques car "les évacuations du "sang mauvais" font partie d'un nombre si considérable de tableaux cliniques, que l'imbrication (...) entre la plaie et la maladie dépasse largement le domaine linguistique (p.138). Nombre de concepts étiologiques se mettent en ordre autour de la pathogénicité du sang menstruel, de la qualité du sang et du rôle de ses altérations magiques.

Le sang versé à la guerre ou à la chasse, et celui du sacrifice qui le répare, le sang versé par le vengeur dans un meurtre légitime nous introduisent dans la dernière partie où le sang rencontre les hommes et le pouvoir. Mais, comme en ce qui a trait à la maladie, le sang entre en relation avec une notion particulière, l'amer, qui module son champ symbolique et crée une configuration idéologique, support de pouvoir, dont l'auteur retrace les structures. L'ouvrage est riche. Il a le mérite de constituer un véritable ensemble à partir de ce qui aurait pu sembler disparate. L'unité n'est pas tant dans le thème explicite, le sang, que dans la démarche où l'objet biologique, médical, symbolique est chaque fois restitué avec toute la charge de social dont il est investi. Le sang est alors un moyen d'accéder au social, dans certaines de ses dimensions les plus masquées.

Ainsi que le mentionne une remarque terminale, cette approche, à l'heure où le Sida menace, peut aider à décrypter les soubassements de comportements où "s'imbriquent des données résolument modernes et des peurs ancestrales". Même si certaines démonstrations font souhaiter une plus ample discussion, le travail de M.Cros est de ceux qui illustrent au mieux combien le regard de l'anthropologue perce ce qui est opaque à bien d'autres regards.

**J.P CHRETIEN et G. PRUNIER (eds),  
Les ethnies ont une histoire.  
Karthala-A.C.C.T., 1989.**

En réponse à des sollicitations scientifiques, mais aussi à des pressions de l'actualité, le Centre de recherches africaines de l'Université de Paris I a organisé à Paris, en février 1986, un colloque sur *la dimension historique de l'ethnicité en Afrique*. C'est sous le titre fort général *Les ethnies ont une histoire* qu'ont été rassemblés les textes produits à cette occasion, mais l'ensemble des contributions porte évidemment sur l'Afrique : cette limitation géographique donne une tonalité théorique particulière à l'ouvrage ; elle n'empêche cependant pas une portée plus vaste, tant le phénomène ethnique paraît archétypal dans les sociétés au sud du Sahara...

On sait que la question dite ethnique apparaît de façon obsessionnelle dans les débats sur l'Afrique, en particulier sous la plume des journalistes pour qui elle est la référence obligée afin de rendre compte des troubles convulsifs qui agitent les états nouvellement indépendants... Il faut dire qu'ils s'inscrivent dans une tradition intellectuelle initiée par les premiers ethnologues qui ont fait de l'ethnie la catégorie première devant s'imposer comme le cadre des recherches à entreprendre, catégorie présentée, jusqu'à une date parfois récente, sous les vocables de "tribu" ou même de "race"... Une première évolution a certes promu le terme ethnie pour qualifier des communautés culturelles sans les réduire à la vision biologique véhiculée par le terme de "race", ni les assimiler à un simple regroupement linguistique. Mais *l'ethnos* est resté le "fantôme de référence, le moule où devaient se couler les recherches..." La réalité africaine apparaît dans cette perspective comme relevant d'une classification ethnique qui semble aller de soi, et dont on évite en tout cas soigneusement de justifier les critères. Rares sont ceux qui, comme Nadel dans *Black Byzantium*, commencent à ressentir un certain embarras devant cette manière d'appréhender la réalité...

Une tentative récente a voulu remettre en cause ces listes toutes faites, dénonçant un "étiquetage" qui apparaît d'origine essentiellement coloniale et s'élevant contre cette conception des groupes comme des entités fixes, épinglées comme sur une planche d'anatomie...<sup>1</sup> Mais, comme le souligne J.P. Chrétien dans son introduction, le risque est de passer d'un naturalisme à un nominalisme simpliste. Il est clair en particulier que les références ethniques interviennent dans les jeux politiques actuels et ne peuvent donc être réduites à de simples cartes d'identité d'origine coloniale. D'où l'intérêt de rassembler des données sur la dimension historique de l'ethnicité en Afrique, afin de mieux cerner la réalité d'un phénomène trop souvent naturalisé, contribuant ainsi à la construction mieux assurée d'un concept. L'africanisme classique a certes "piétiné dans les catalogues", il n'empêche qu'il n'a pu que rencontrer des formes de solidarité

---

<sup>1</sup> J.L. AMSELLE et E. M'BOKOLO, *Au coeur de l'ethnie*, Paris, La Découverte, 1985.

spécifiques qui, de l'Afrique ancienne à l'Afrique contemporaine, ne coïncident pas avec les frontières étatiques et ne se réduisent pas à de simples paramètres sociaux, lignagers ou territoriaux.

Une première partie est justement consacrée au thème de la construction des ethnies par les sciences humaines. L'un des premiers problèmes est celui de l'apparition de la référence ethnique dans le regard étranger, à partir des formes indigènes de classification, pour désigner une réalité se situant quelque part entre les groupes de parenté et les collectivités organisées en états, dans un champ sémantique qui est celui de la parenté, matrice "primaire" des solidarités humaines. Sont ainsi abordés, entre autres, le problème de la correspondance des dénominations indigènes malagaches avec les termes occidentaux (J.P. DOMENICHINI), la classification ethnique de deux lettrés soudanais du XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècle (J. BOULEGUE et Z. DRAMANI-ISSIFOU), l'ethnicité comme critère descriptif au XVIII<sup>e</sup> siècle chez les Européens (le cas de la Traite danoise : B. RUPP-EISENRECH).

Une deuxième partie porte sur les clivages ethniques dans la longue durée de l'histoire africaine. Une série de contributions est centrée sur l'influence de l'Islam en la matière. J. DEVISSE analyse ainsi le rôle de la culture musulmane dans le remodelage des identités ethniques, effectué souvent par le biais de reconstructions généalogiques permettant à des groupes entiers de se donner des ancêtres orientaux prestigieux... De même, Y. FALL souligne que les Wolof ont affirmé leur identité par référence à un horizon septentrional, gage de prestige et d'influence, faisant par là violence à l'expérience historique... Par contre A. KOUANDA démontre que la cristallisation ethnique, chez les Yarse au Burkina-Faso, communauté de commerçants musulmans en pays animiste, ne s'est manifestée qu'au XIX<sup>e</sup> siècle et paraît donc liée à la colonisation. Au delà de l'aire islamisée, M.S. BAMBA et G. GONNIN, analysant la dynamique historique de deux ethnies de Côte d'Ivoire, insistent sur le fait que la construction des identités a débuté avant la période coloniale, et que leur évolution postérieure est largement indépendante des classifications coloniales. Enfin J.P. CHRETIEN, à propos des Banyanwezi d'Afrique de l'Est, met en évidence la dialectique des chocs extérieurs et des réactions internes : des populations morcelées du centre de la Tanzanie ont pu prendre conscience, à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle, d'un destin commun (souligné par le surnom générique de "gens de la lune" et renforcé par une même exploitation au XIX<sup>e</sup> siècle...). Tout ceci démontre l'ancienneté des identifications de type ethnique, en même temps que leur étonnante souplesse (à l'encontre de la rigidité supposée des "tribus" ...).

Une troisième partie est consacrée aux manipulations et aux remodelages de l'époque coloniale, et une quatrième aux relations entre ethnicité et politique dans les Etats contemporains. Comment a-t-on pu passer aux "effrayantes machines de guerre involontaires" (G. PRUNIER) que sont devenues les ethnies dans bon nombre de conflits actuels ; comment analyser l'efficacité toujours renouvelée des mobilisations de type ethnique ? Un certain nombre de contributions insistent sur l'exploitation du facteur ethnique par l'idéologie coloniale, voire sur le renforcement d'une communauté ethnique pour la défense

des intérêts fonciers lors d'un mouvement d'urbanisation (M. DIOUF, à propos des Lebu de la presqu'île du Cap Vert). Dans les Etats nouvellement indépendants, la question ethnique ne saurait être isolée des stratégies qui l'ont constituée et du contexte socio-politique dans lequel elle s'inscrit (G. NICOLAS, à propos du Nigéria). Ainsi A.M. SOW analyse-t-il la "guerre contre le Peul" menée par le pouvoir guinéen en place, guerre où l'adversaire que l'on s'est donné est soupçonné de racisme, alors que l'on décrète soi-même que "(seule) l'organisation révolutionnaire (est) capable d'extirper jusqu'à la racine la félonie de leurs pères, car il y a une continuité historique qui marque d'une tare et d'un sceau indélébiles la personne et la vie des individus...". Pour G. CLARENCE-SMITH, à propos du problème ethnique en Angola, l'ethnicité est une réalité changeante, historique, déterminée par la rencontre entre des rapports de production et des formes de conscience qui ont leur propre réalité et leur propre histoire...

Il est remarquable que la question ethnique revienne de façon récurrente dans les débats sur l'Afrique, comme celle des nationalités en Europe de l'Est depuis deux siècles : dans les deux cas on constate une même non-coïncidence de ces formes de solidarité avec les frontières étatiques apparues à une époque récente, suite à des guerres ou à la colonisation. Le succès actuel de ces identités apparaît profondément lié à des enjeux de pouvoir, enjeux qui peuvent s'exprimer en termes de généalogies, de territoires ou de références culturelles. Si elles ont pu être définies, de manière sur-simplificatrice, à partir du vocable d'*ethnie* durant la période coloniale, il n'en reste pas moins qu'elles n'ont pu se constituer qu'à partir de composantes internes, même si par la suite les déterminants externes ont pu devenir prépondérants... Peut-on ainsi réellement penser que les groupes Tutsi, Hutu et Twa du Ruanda-Burundi n'auraient pris conscience de leur existence qu'à partir de la colonisation ? Il convient de retrouver les formes de classification que ces groupes avaient eux-mêmes (retrouver en particulier ce qu'on peut appeler une *archéologie des savoirs ethniques*), de manière à replacer dans une perspective historique le phénomène ethnique, trop souvent déshistoricisé...

Jean-Luc Bonniol